

*Dérouler le fil de*

MARGUERITE  
AUDOUX

~

SOURCES CROISÉES &  
MORCEAUX CHOISIS



Orpheline pauvre, bergère en Sologne, couturière à Paris, rien ne la prédispose à écrire. « Vous êtes le plus grand écrivain féminin d'aujourd'hui » estime une figure très respectée, critique d'art, auteur et journaliste, dans une lettre qu'il lui adresse.

Elle est une sorte d'anicroche, une anomalie. Aujourd'hui encore, on la range facilement du côté des écrivains régionalistes – on ne dit pourtant pas du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, qu'elle a pratiquement inspiré et qui se situe dans le Cher, que c'est un roman régional.

Elle obtient contre toute attente le Prix Fémina Vie Heureuse en 1910.

Tirons sur le fil et déroulons-le : à partir de cette consécration qui lui accorda un peu de célébrité, remontons vers son enfance et son adolescence, puis suivons-la à Paris dans son atelier de couture, avant qu'elle n'entre en écriture, ceci jusqu'à la fin de sa vie.

Au travers d'extraits de ses textes (quasi autobiographiques), de ses lettres, des lettres de ses proches, d'articles de journaux, ce livre tente de retracer le parcours de celle qui disait d'elle-même : « N'insistez pas ; je suis incurable !... N'essayez pas de me cerner. »

Marguerite Audoux, un écrivain ? Lorsqu'on lui posait la question, elle répondait : « non, ce n'est pas mon emploi. Moi je fais des corsages. »

C Jeanney

« [...] *N'insistez pas ; je suis incurable !... N'essayez pas de me cerner, je suis orpheline, je suis couturière, écrivain, bergère, ménagère, voisine... Tout cela à la fois et rien de tout cela. Tantôt Marguerite, tantôt Marie-Claire selon la couleur du ciel et ce qu'il reste de temps à ma fatigue pour entrevoir de rêve... J'échappe aux casiers des définitions comme une anguille glisse entre d'impossibles parenthèses qui se referment dans le vide. Vous ne savez pas qui je suis, ce que je pense, ce que je fais, et c'est bien ainsi. Je n'ai rien à déclarer, sinon une chose : mon seul grand engagement, auquel je n'ai jamais failli, est celui du cœur. Le seul véritable fil conducteur de ma vie [...] »*

Marguerite Audoux (7 juillet 1863, Sancoins –  
31 janvier 1937, Saint-Raphaël)

LE PRIX FÉMINA  
ET LA CÉLÉBRITÉ

*À ses débuts, et jusqu'en 1914, date à laquelle il prend le nom qu'il a actuellement, le Prix Fémina s'appelle Prix Vie Heureuse, du nom d'un magazine créé par Hachette en 1902.*

## « LE ROMAN DE LA COUTURIÈRE »

*Journal du Dimanche, Gazette hebdomadaire de la famille, 18 décembre 1910.*

« Le Comité Prix Vie Heureuse s'est réuni, la semaine dernière chez sa présidente, Mme la duchesse de Rohan. Vingt membres du comité étaient présents. Après une courte discussion, le prix de 5.000 francs a été attribué par 11 voix à l'ouvrage de Mme Marguerite Audoux, *Marie-Claire*. Ont obtenu : 7 voix, *Madame Davenay Bienfaitrice*, par Jean Canora ; 1 voix, *Les Ébauches*, par Jean Balde ; 1 voix, M. Péguy qui avait retiré sa candidature pour laisser le champ libre à Mme Audoux.

Le livre de Mme Marguerite Audoux est une sorte d'autobiographie curieuse par sa sincérité, la délicatesse et la sensibilité douloureuse qu'elle révèle. Petite paysanne venue échouer à Paris, Mme Marguerite Audoux y exerça longtemps le métier pénible de couturière. Ses premiers essais, qu'elle avait montrés à Charles-Louis Philippe, frappèrent celui-ci par leurs qualités singulières et ce fut lui qui attira sur elle l'attention du monde lettré. »

## REVUE DE PRESSE

*Le Temps*

« [...] On nous a notifié ces jours-ci non sans quelque fracas l'avènement d'une nouvelle femme de lettres Mme Marguerite Audoux, auteur de *Marie-Claire*. Et l'on nous a dit, ou plutôt on nous a crié Attention ! Mme Marguerite Audoux n'est pas une femme du monde, c'est une couturière, tout simplement. [...] »

*Le Rive*

« [...] Voilà, brièvement résumée, l'histoire de l'année 1910. Ajoutons toutefois ces menus faits : les deux inondations, la révolution du Portugal, l'apparition de l'immortel chef-d'œuvre de Mme Marguerite Audoux et le record de la hauteur par Legagneux (188,954 mètres). [...] »

*Comoedia*

« [...] Incontestablement, Marguerite Audoux a du talent parce que, mieux que Joute, autre, elle a su opérer ce choix, résumer une longue histoire en quelques traits essentiels, plus encore que n'osèrent jamais le faire des artistes tels que Jules Renard ou Marcel Schwob. [...] »

*Les Annales politiques et littéraires*

« [...] Les deux mérites essentiels de Mlle Marguerite Audoux, c'est savoir observer et savoir s'abstraire. Joignez-y, pour le style, des images pittoresques, un peu trop rares, il est vrai, et clairsemées. [...] »

*Le Petit Parisien*

« [...] Une ouvrière a écrit un roman poignant. Mme Marguerite Audoux, couturière, qui débuta comme servante de ferme, vient de publier un livre qui a été louangé par d'illustres écrivains. [...] »

*Excelsior*

« [...] On dit que c'est un miracle : c'est au moins, un événement digne d'attention. Une couturière vient d'écrire un beau livre. Aimerez-vous mieux que les femmes de lettres fissent de bonne couture ? Qu'importe, si le livre est beau ! Il l'est.. [...] »

*Fémina*

« [...] Il y a quelques semaines encore, Mme Marguerite Audoux gagnait laborieusement sa vie dans le métier de couturière en chambre et menait ainsi l'existence la plus modeste, lorsque brusquement une grave maladie des yeux lui rendit impossible son travail habituel. C'était pour elle la pire détresse. Quelques amis, parmi lesquels M. Octave Mirbeau, crurent découvrir en elle une véritable vocation littéraire. [...] »

*Le Sourire*

« [...] Les émergés, ce sont les humbles ou les inconnus qui sortent de leur obscurité, généralement introduits en pleine gloire par une personnalité en vue. C'est Mme Marguerite Audoux, couturière que M. Octave Mirbeau a sacrée grand écrivain, l'encourageant fâcheusement par là à faire de la sacrée littérature. C'est le douanier Rousseau exposant perpétuel au Salon des Indépendants auquel les journalistes ont fini par faire une notoriété véritable. C'est votre bottier, votre charcutier, votre charbonnier qui se meurent d'envie d'émerger eux aussi, parce qu'ils tiennent un passionnant journal de leur existence méconnue. [...] »

## QUELQUES MOIS AUPARAVANT...

Lettre de Valéry Larbaud à sa mère, février 1910.

« [...] Mme Audoux gardait une copie informe de son roman, et comme elle va le porter à Fasquelle, et que Gide voudrait le lire, et qu'elle voudrait en avoir une copie pour elle, j'ai entrepris de dicter le manuscrit informe à une dactylographe qui fera les trois copies en même temps. [...] »

*Francis Jourdain donne en lecture le manuscrit de Marie-Claire à Octave Mirbeau.*

Francis Jourdain, *Sans remords ni rancune*, 1953.

« [...] Il prit vivement son portefeuille, en tira les quelques billets de cent francs qu'il y trouva et me les remit avec une sorte de confusion en me demandant :

— Croyez-vous que c'est assez ? Croyez-vous que cela lui permettra d'attendre ?

Comme je le remerciais en lui disant que la pauvre Marguerite n'aurait sans doute jamais eu autant d'argent, il me poussa dehors, tourmenté et comme honteux de ne pouvoir faire davantage.[...] »

Lettre de Marguerite Audoux à André Gide.

« [...] Fasquelle vient de m'envoyer les deuxièmes épreuves, je les ai relus sans y trouver de fautes. Cependant, à la page 14, ligne 17, j'aimerais qu'il y ait "des débris de gâteaux". Ce mot "débris" avait été oublié par le dactylographe, cela me semble déranger le balancement de la phrase, et me fait un peu l'effet d'une chose tronquée. Cela vient peut-être tout simplement de ce que j'ai toujours eu cette phrase dans l'oreille. Aussi je vous laisse juge, et ce que vous déciderez sera bien.



Vous voudrez bien aussi vous arrêter à la page 93, ligne 7, où je lis “répondit d’un air malicieux”. Il me semble que cela n’est pas français, “répondre d’un rire malicieux” me paraîtrait bien s’il n’y avait pas de paroles ensuite, mais dans le cas présent, “répondit avec un rire malicieux” me paraîtrait mieux. Il en est de cette phrase comme de l’autre. Je suis peut-être dans l’erreur et je vous laisse juge. [...] »

« JE RATURE. JE BIFFE. PARFOIS,  
JE METS AU PANIER »

Marguerite Audoux.

« [...] Cela me vient ainsi. Je travaille ensuite longuement mes phrases. Je rature. Je biffe. Parfois, je mets au panier tout un chapitre qui ne me plaît plus. Jamais satisfaite, je recommence inlassablement.[...] »

« [...] Faire un livre, c'est porter un enfant de longs mois dans une grossesse difficile... Heureux s'il ne lui survient pas de graves maladies qui arrêtent pendant des mois le cours de sa croissance. Et que de retours en arrière pour s'assurer que les maladies passées sont bien guéries et ne laissent pas de traces ! [...] »

« [...] Lorsque tu construis une phrase, tu sais si elle est bonne ou mauvaise, tandis que moi, je suis obligée, pour connaître sa valeur, de la cogner partout où elle peut résonner, comme une pièce de monnaie dont on n'est pas sûr [...] »

*Charles-Louis Philippe, grand ami de Marguerite Audoux meurt à la fin de l'année 1909. Sa famille, persuadée que c'est lui l'auteur de Marie-Claire, fait courir le bruit que Marguerite Audoux, couturière pauvre et sans instruction, incapable d'écrire elle-même, fraude en se réappropriant le roman (cf p.23).*

## « UNE ERREUR ASSEZ GRAVE »

Lettre d'André Gide à Madame Philippe, mère de Charles-Louis Philippe, mars 1910.

« Madame, je crains que vous ne commettiez une erreur assez grave au détriment d'une personne que je crois être extrêmement estimable. Je n'ai jamais entendu dire que Mme Audoux ait jamais été la maîtresse de Louis. J'ai pu m'attrister aussi de n'avoir été prévenu de sa maladie que très tard — mais pas un seul instant l'accusation que je lis dans votre lettre n'a pu se présenter à mon esprit contre une personne pour qui j'ai et je garde la plus haute estime. Ne croyez pas que je cherche ici à disculper une amie. Je ne connaissais pas personnellement Mme Audoux avant de l'avoir rencontrée à la maison de santé Velpéau ; mais je la connaissais depuis longtemps par ce que des amis communs m'avaient raconté d'elle — et c'est la grande estime que j'avais pour elle qui m'a fait désirer la connaître. Je comprends combien les suppositions que vous m'exposez peuvent être douloureuses pour vous et suis heureux de pouvoir aider à les dissiper.

Veillez croire, Madame, à mon respectueux et affectueux dévouement. »

## « JE LUS À PEINE QUELQUES LIGNES »

Lettre d'Alain-Fournier à Charles Péguy, novembre 1910.

« Cher Monsieur,

Marguerite Audoux fait des visites pour le prix Goncourt mais elle a moins de chances que je ne le souhaiterais.

D'autre part, bien qu'elle ne fasse absolument rien pour obtenir celui de la Vie heureuse, on m'affirme qu'elle va l'obtenir.

La situation reste à mon avis très embarrassante pour votre Jeanne d'Arc.

Si (je n'en sais rien) le prix de la Vie heureuse est donné APRÈS le prix Goncourt, il faudrait tout mettre en branle pour faire avoir Goncourt à Mme Audoux. Vous resteriez grand favori pour la Vie heureuse.

Il reste ceci : Marguerite Audoux, que j'ai vue, m'affirme qu'elle est candidate au prix Goncourt, mais qu'elle ne fait rien pour l'autre.

En hâte et soyez assuré de ma très grande et respectueuse sympathie.

Alain-Fournier 2, rue Cassini »

Lettre de Charles Péguy à Mme Lucile Félix-Faure, novembre 1910.

« [...] Survint Marguerite Audoux. Je suis abonné à *La Grande Revue* comme ancien abonné des *Pages libres*. Je jetai un jour les yeux sur un numéro qui arrivait. C'était le commencement de *Marie-Claire*. Je lus à peine quelques lignes et je dis tout uniment à ma femme : Regarde, voilà le prix de la "Vie heureuse" de cette année. Je vécus dès lors avec l'idée que le prix de cette année était à Marguerite Audoux. Je continuai à travailler. [...] Notez qu'alors Marguerite Audoux n'était nullement connue, au moins de nous. Je ne savais même point qu'elle fût de la grande amitié de Philippe et que nous eussions tant d'amis communs.

C'est uniquement sur le vu de ses quatre premières lignes que j'ai dit : Voilà le prix de la "Vie heureuse". Je l'ai dit à tout le monde comme une chose allant de soi. En tout état, je demande que cette divination et cette propagande me soient comptées.[...] »

## « UNE MALHONNÊTE CONTREFAÇON »

Lettre d'André Gide à la sœur de Charles-Louis Philippe, décembre 1910.

« [...] Votre frère n'a pas écrit une ligne de ce livre admirable, pour la bonne raison du reste qu'il n'en était pas plus capable que Mirbeau et que moi-même. Vous devriez penser que, si cela était, les amis de votre frère seraient les premiers à le proclamer. Rien ne rappelle moins la manière de votre frère que celle de *Marie-Claire* et le talent de Louis était beaucoup trop original pour se prêter à une malhonnête contrefaçon. [...] »

# ENFANCE & ADOLESCENCE





## QUELQUES CINQUANTE ANS PLUS TÔT...

*Marguerite Audoux naît Marguerite-Marie Donquichote.*

*Sa mère, Joséphine Audoux, journalière, meurt de la tuberculose lorsque Marguerite n'a que trois ans. C'est en 1890 que Marguerite prendra le nom de sa mère.*

*Son père, Armand Donquichote, charpentier, est un enfant trouvé, ce qui explique son patronyme hors du commun – en feuilletant les registres du XIX<sup>e</sup> siècle de certaines archives départementales, on peut constater que les employés d'état civil chargés de nommer les enfants trouvés utilisaient, selon l'humeur du jour, des noms de lieux, lieux-dits, hameaux, villages, villes (Sedan, Vouziers, Nogent, etc.), des noms tirés du calendrier (prénoms de Saints, ou de fêtes religieuses, Bienvenu, Mardigras, etc.), des noms à connotation météorologique (Beautemps, Pluvieux, etc.), des noms communs, d'objets, d'animaux, de métiers (Moulin, Lièvre, Cuisinier, etc.) et, lorsque l'imagination leur faisait défaut, ils s'adonnaient à de mauvaises plaisanteries (deux enfants trouvés devant être baptisés l'un à la suite de l'autre, on nomma le premier Tambour et le second Major).*

*Marie-Claire* (1)

Un jour, il vint beaucoup de monde chez nous. Les hommes entraient comme dans une église, et les femmes faisaient le signe de la croix en sortant.

Je me glissai dans la chambre de mes parents, et je fus bien étonnée de voir que ma mère avait une grande bougie allumée près de son lit. Mon père se penchait sur le pied du lit, pour regarder ma mère, qui dormait les mains croisées sur sa poitrine.

Notre voisine, la mère Colas, nous garda tout le jour chez elle. À toutes les femmes qui sortaient de chez nous, elle disait :

— Vous savez, elle n'a pas voulu embrasser ses enfants.

Les femmes se mouchaient en nous regardant, et la mère Colas ajoutait :

— Ces maladies-là, ça rend méchant.

Les jours qui suivirent, nous avions des robes à larges carreaux blancs et noirs.

La mère Colas nous donnait à manger et nous envoyait jouer dans les champs. Ma sœur, qui était déjà grande, s'enfonçait dans les haies, grimpait aux arbres, fouillait dans les mares et revenait le soir les poches pleines de bêtes de toutes sortes qui me faisaient peur et mettaient la mère Colas bien en colère.

J'avais surtout une grande répugnance pour les vers de terre. Cette chose rouge et élastique me causait une horreur sans nom, et s'il m'arrivait d'en écraser un par mégarde, j'en ressentais de longs frissons de dégoût. Les jours où je souffrais de points de côté, la mère Colas défendait à ma sœur de s'éloigner. Mais ma sœur s'ennuyait et voulait quand même m'emmener. Alors, elle ramassait des vers, qu'elle laissait grouiller dans ses mains, en les approchant de ma figure. Aussitôt, je disais que je n'avais plus mal, et je me laissais traîner dans les champs.

Une fois, elle m'en jeta une grosse poignée sur ma robe. Je reculai si précipitamment que je tombai dans un chaudron d'eau chaude. La mère Colas se lamentait en me déshabillant. Je n'avais pas grand mal ; elle promit une bonne fessée à ma sœur, et comme les ramoneurs passaient devant chez nous, elle les appela pour l'emmener.

Ils entrèrent tous les trois avec leurs sacs et leurs cordes ; ma sœur criait et demandait pardon, et moi j'avais bien honte d'être toute nue.

Mon père nous emmenait souvent dans un endroit où il y avait des hommes qui buvaient du vin ; il me mettait debout entre les verres, pour me faire chanter la complainte de Geneviève de Brabant. Tous ces hommes riaient, m'embrassaient, et voulaient me faire boire du vin.

Il faisait toujours nuit quand nous revenions chez nous. Mon père faisait de grands pas en se balançant ; il manquait souvent de tomber ; parfois, il se mettait à pleurer tout haut en disant qu'on avait changé sa maison. Alors, ma sœur poussait des cris, et, malgré la nuit, c'était toujours elle qui finissait par retrouver notre maison.

Il arriva un matin que la mère Colas nous accabla de reproches, disant que nous étions des enfants de malheur, qu'elle ne nous donnerait plus à manger, et que nous pouvions bien aller retrouver notre père, qui était parti on ne savait où. Quand sa colère fut passée, elle nous donna à manger comme d'habitude ; mais, quelques instants après, elle nous fit monter dans la carriole du père Chicon. La carriole était pleine de paille et de sacs de grains. J'étais placée derrière, dans une sorte de niche, entre les sacs ; la voiture penchait en arrière et chaque secousse me faisait glisser sur la paille.

J'eus une très grande peur tout le long de la route ; à chaque glissade, je croyais que la carriole allait me perdre, ou bien que les sacs allaient s'écrouler sur moi.

On s'arrêta devant une auberge. Une femme nous fit descendre, secoua la paille de nos robes, et nous fit boire du lait. Tout en nous caressant, elle disait au père Chicon :

— Alors, vous pensez que leur père les voudra ?

Le père Chicon branla la tête en cognant sa pipe contre la table ; il fit une grimace avec sa grosse lèvre et il répondit :

— Il est peut-être parti encore plus loin. Le fils à Girard m'a dit qu'il l'avait rencontré sur la route de Paris.

Le père Chicon nous mena ensuite dans une belle maison, où il y avait un perron avec beaucoup de marches.

Il causa longtemps avec un monsieur qui faisait de grands gestes et qui parlait de tour de France. Le monsieur mit sa main sur ma tête, et il répéta plusieurs fois :

— Il ne m'avait pas dit qu'il avait des enfants.

Je compris qu'il parlait de mon père, et je demandai à le voir. Le monsieur me regarda sans répondre, puis il demanda au père Chicon :

— Quel âge a donc celle-ci ?

— Dans les cinq ans, dit le vieux.

Pendant ce temps, ma sœur jouait sur les marches avec un petit chat.

La carriole nous ramena chez la mère Colas, qui nous reçut en bougonnant et en nous bousculant ; quelques jours après, elle nous fit monter en chemin de fer, et le soir même nous étions dans une grande maison où il y avait beaucoup de petites filles.

Sœur Gabrielle nous sépara tout de suite. Elle dit que ma sœur était assez grande pour aller aux moyennes, tandis que moi je resterais aux petites.

Sœur Gabrielle était toute petite, vieille, maigre, et courbée ; elle dirigeait le dortoir et le réfectoire. Au dortoir, elle passait un bras sec et dur entre notre chemise et le drap, pour s'assurer de notre propreté, et elle fouettait à heure fixe, et avec des verges, celles dont les draps étaient humides.

Au réfectoire, elle faisait la salade dans une immense terrine jaune.

Les manches retroussées jusqu'aux épaules, elle plongeait et replongeait dans la salade ses deux bras noirs et noueux, qui sortaient de là tout luisants et gouttelants, et qui me faisaient penser à des branches mortes, les jours de pluie.

J'eus tout de suite une amie.

Je la vis venir vers moi en se dandinant, l'air effronté.

Elle n'était guère plus haute que le banc sur lequel j'étais assise. Elle appuya ses coudes sans façon sur moi, et elle me dit :

— Pourquoi ne joues-tu pas ?

Je répondis que j'avais mal au côté.

— Ah oui, reprit-elle ; ta maman était poitrinaire, et sœur Gabrielle a dit que tu mourrais bientôt.

Elle grimpa sur le banc, s'assit en faisant disparaître sous elle ses petites jambes ; puis elle me demanda mon nom, mon âge, m'apprit qu'elle s'appelait Ismérie, qu'elle était plus vieille que moi, et que le médecin disait qu'elle ne grandirait jamais. Elle m'apprit aussi que la maîtresse de classe s'appelait sœur Marie-Aimée, qu'elle était très méchante et punissait sévèrement les bavardes.

Elle sauta tout d'un coup sur ses pieds en criant :

— Augustine !

Sa voix était comme celle d'un garçon, et ses jambes étaient un peu tordues.

À la fin de la récréation, je l'aperçus sur le dos d'Augustine, qui la balançait d'une épaule sur l'autre, comme pour la jeter à terre. En passant devant moi, elle me cria de sa grosse voix :

— Tu me porteras aussi, dis ?

Je fis bientôt la connaissance d'Augustine.

Un mal d'yeux que j'avais s'aggrava. La nuit, mes paupières se collaient l'une contre l'autre, de sorte que j'étais complètement aveugle, jusqu'à ce qu'on me les eût baignées. Ce fut elle qui fut

chargée de me conduire à l'infirmierie. Tous les matins, elle venait me prendre au petit dortoir. Je l'entendais venir depuis la porte. Ce n'était pas long ; elle me saisissait la main, et m'entraînait du même pas qu'elle était venue, sans s'occuper si je me cognais aux lits.

Nous traversions les couloirs comme le vent, et descendions les deux étages comme une avalanche ; mes pieds rencontraient une marche de temps en temps ; je descendais comme on tombe dans le vide ; Augustine avait une main ferme qui me tenait solidement. [...]

« UN MAL D'YEUX QUE J'AVAIS S'AGGRAVA »

*Toute sa vie, Marguerite Audoux aura des problèmes de vue.  
Pour écrire son dernier texte, Douce lumière, elle s'équipe de  
deux paires de lunettes auxquelles elle ajoute une loupe.*

Lettre de Marguerite Audoux à Paul d'Aubuisson, son fils adoptif, octobre 1928.

« [...] Je ne peux sortir à cause de mon œil gauche qui a craqué  
comme tu sais, ce qui m'occasionne un solide mal de tête et aussi  
un manque de sûreté sur mes pattes [...] »

Lettre de Marguerite Audoux à Louis Lanoizelée, octobre 1932.

« [...] Comment ai-je pu, Monsieur, rester si longtemps sans  
répondre à votre lettre ? Je manquais de courage sans doute. Je  
manque souvent de courage pour écrire, à cause de mes mauvais  
yeux. Puisque vous êtes un compatriote, si le cœur vous en dit et  
que vous ne craignez pas de monter mes six étages, venez donc  
me faire une petite visite, le samedi dans l'après-midi, de préfé-  
rence. Je vous ferai bonne figure. »

Pierre Des Bois, à propos de *L'Atelier de Marie-Claire*, 1942.

« Le nez touchant son papier, une grosse loupe à la main, elle  
corrige, refait des chapitres [...] »

## « UN ALPHABET S'AJOUTA AUX FRIANDISES »

*Marie-Claire (2)*

[...] Ce fut encore Augustine qui me conduisit dans la classe de sœur Marie-Aimée. Elle prit une voix timide pour dire :

— Ma Sœur, voilà la nouvelle.

Je m'attendais à une rebuffade, mais sœur Marie-Aimée me sourit, m'embrassa plusieurs fois, et dit :

— Tu es trop petite pour être sur un banc. Je vais te mettre ici.

Et elle me fit asseoir sur un petit banc, dans le creux de son pupitre.

Comme il y faisait bon dans ce creux de pupitre ! Comme la chaleur des jupes de laine caressait mon corps tout meurtri par les escaliers de bois et de pierres !

Souvent deux pieds se posaient de chaque côté de mon petit banc et je me trouvais étroitement enclavée entre deux jambes nerveuses et chaudes. Une main tâtonnante m'appuyait la tête sur les jupes entre les genoux, et sous cette main douce, et sur cet oreiller chaud, je m'endormais.

Quand je m'éveillais, l'oreiller se transformait en table. La même main y déposait des débris de gâteaux, de menus morceaux de sucre, et quelques bonbons.

Autour de moi, j'entendais vivre le monde.

Une voix pleurait :

— Non, ma Sœur, ce n'est pas moi.

Des voix criardes disaient :

— Si, ma Sœur, c'est elle.

Au-dessus de ma tête, une voix pleine et chaude imposait silence, en s'accompagnant de coups de règle sur le pupitre, qui résonnaient et faisaient dans mon creux un bruit énorme.

Parfois, il se faisait un grand mouvement. Les pieds se retiraient de mon petit banc, les genoux se rapprochaient, la chaise remuait, et je voyais se pencher vers mon nid une guimpe blanche,



un menton mince, des dents fines et pointues, et enfin deux yeux caressants qui m'apportaient la confiance.

Aussitôt que mon mal d'yeux fut guéri, un alphabet s'ajouta aux friandises. C'était un petit livre où il y avait des images à côté des mots. Je regardais souvent une grosse fraise que j'imaginai au moins aussi grosse qu'une brioche.

Quand il ne fit plus froid dans la classe, sœur Marie-Aimée me plaça sur un banc entre Ismérie et Marie Renaud, qui étaient mes voisines de lit. De temps en temps, elle me permettait de revenir à mon cher creux, où je trouvais des livres avec des histoires qui me faisaient oublier l'heure.

[...]

Sœur Marie-Aimée entra en laissant la porte ouverte derrière elle ; elle me parut plus grande avec son tablier blanc et ses manches blanches. Elle marchait lentement en regardant tout le monde ; le chapelet qui pendait à son côté faisait entendre un petit bruit, et sa jupe se balançait un peu dans le bas. Elle monta les trois marches de son estrade, et nous fit asseoir d'un geste de la main.

L'après-midi, elle nous mena dans la campagne.

Il faisait très chaud. J'allai m'asseoir près d'elle, sur une hauteur ; elle lisait un livre en surveillant d'un coup d'œil les petites filles, qui jouaient dans un champ au-dessous de nous. Elle regarda longtemps le soleil couchant en disant à chaque instant :

— Que c'est beau ! que c'est beau !...

Le soir même, les verges disparurent du petit dortoir, et au réfectoire la salade fut retournée avec de longues spatules. À part cela, rien ne fut changé. Nous allions en classe de neuf heures à midi, et l'après-midi nous épluchions des noix pour un marchand d'huiles.

Les plus grandes les cassaient avec un marteau, et les plus petites les séparaient des coquilles. Il était bien défendu d'en

manger, et surtout ce n'était pas facile : il s'en trouvait toujours une pour vous dénoncer, par jalousie de gourmandise. [...]

« LES PLUS GRANDES LES CASSAIENT AVEC UN  
MARTEAU, ET LES PLUS PETITES LES SÉPARAIENT DES  
COQUILLES. IL ÉTAIT BIEN DÉFENDU  
D'EN MANGER »

*Dès 1802, ce sont les Sœurs de la Charité qui prennent en charge l'Hôtel-Dieu, pendant que les Sœurs hospitalières de Marie Immaculée s'occupent de l'Hôpital Général de Bourges. C'est dans cet établissement qu'a été placée Marguerite Audoux.*

*Il était courant d'utiliser les fillettes à l'ouvrage ou de les faire seconder les religieuses dans les tâches domestiques.*

Commission des hospices de Nîmes, 1863.

« [...] Les enfants sont occupés à la fabrication de bretelles [...] et se voient attribués pour une douzaine de paires produites 50 centimes en 1835 et le gain est relevé de 10 centimes en 1836. Mais ce pécule réalisé est fonction de l'ouvrage rendu par chaque enfant et il faut déduire les frais d'atelier, y compris le déchet légal. [...] »

Le placement des enfants qui se trouvent dans nos hospices a toujours excité notre vive sollicitude. Pour faciliter ce placement nous avons établi dans la maison divers ateliers où on prépare les enfants destinés aux professions les plus répandues. Il y a un atelier de tailleurs d'habits, un atelier de cordonniers [...], un atelier d'agriculteurs, au moyen du jardin potager de l'établissement et de l'exploitation de deux vignes olivettes qui lui appartiennent. Il y a encore un atelier de couture, un atelier de cuisine, un atelier de lessivage. C'est donc une véritable pépinière d'artisans que nous avons formée dans nos hospices ; et cela sans frais parce que les ateliers établis sont alimentés par le besoin de nos maisons. Nous pouvons même dire que ce système, utile pour l'avenir des enfants, est en même temps économique parce que ces enfants font un travail qui exigerait des employés salariés. [...] »

« COMME JE N'AVAIS PAS MENTI, LA PÉNITENCE ME  
LAISSA INDIFFÉRENTE »

*Marie-Claire* (3)

[...] Je commençais à grandir et j'étais assez bien portante. Sœur Marie-Aimée disait qu'elle était fière de moi. Elle me serrait si fort en m'embrassant qu'elle me faisait mal. Puis elle disait en posant délicatement ses doigts sur mon front :

— Ma petite fille ! mon petit enfant !

Pendant les récréations, je restais souvent près d'elle. Je l'écoutais lire : elle lisait d'une voix profonde et mordante, et, quand les personnages lui déplaisaient par trop, elle fermait violemment le livre et se mêlait à nos jeux.

Elle eût voulu me voir sans défaut. Elle répétait souvent :

— Je veux que tu sois parfaite ; entends-tu ? Parfaite.

[...]

Depuis quelque temps, sœur Marie-Aimée devenait triste ; elle ne jouait plus avec nous ; souvent, elle oubliait l'heure de notre dîner. Madeleine m'envoyait la chercher à la chapelle, où je la trouvais à genoux, le visage caché dans ses mains.

Il me fallait la tirer par sa robe pour me faire entendre. Il me sembla plusieurs fois qu'elle avait pleuré ; mais je n'osais pas la regarder de peur de la fâcher. Elle paraissait tout absorbée, et, quand on lui parlait, elle répondait par oui ou par non, d'un ton sec.

[...]

L'après-midi, je fus bien étonnée de voir que ce n'était pas notre vieux curé qui disait les vêpres.

Celui-ci était grand et fort. Il chantait d'une voix forte et saccadée. Toute la soirée, on parla de lui. Madeleine disait que c'était un bel homme, et sœur Marie-Aimée trouva qu'il avait la voix jeune, mais qu'il prononçait les mots comme un vieillard. Elle dit aussi qu'il avait la démarche jeune et distinguée.